

Tous ces excès devaient nécessairement allumer dans le cœur des Sudistes le feu terrible de la haine et inspirer de regrettables représailles. C'est aussi ce qui arriva, et la fameuse attaque des banques de St-Alban en fut un exemple.

Cet épisode, qui fit alors grand bruit et donna lieu à des procès célèbres, est peu connu aujourd'hui dans ses détails. Il est donc d'autant plus utile de le rappeler que ceux qui alors étaient d'âge à remarquer ces événements en ont pour la plupart perdu le souvenir exact, tandis que la jeune génération actuelle en connaît à peine les principaux incidents.

VII

Le 19 octobre 1864, vingt-cinq à trente jeunes gens se trouvaient réunis à Saint-Alban, dans l'Etat du Vermont. Sous la conduite de Bennett Young, officier confédéré, ils venaient dans le dessein de brûler la ville et les villages environnants, et de se venger ainsi des outrages récents commis dans la vallée de la Shenandoah, située dans les Etats du Sud. C'est ce que nous apprend Young lui-même, dans une lettre qu'il publia quelques jours après sur les journaux de Montréal.

Mais, à la veille d'accomplir leur projet, les *raiders* reculèrent devant son exécution. Nullement accoutumés à incendier des villages paisibles et inoffensifs, et à faire périr dans les flammes les femmes et les enfants, ils laissèrent cette gloire à leurs ennemis du Nord, et ils adoptèrent un plan plus humain. A trois heures de l'après-midi, ils se partagèrent en divers groupes et fondirent à la fois sur les trois banques de la ville pour les piller.

Les circonstances ne pouvaient leur être plus favorables : aucune troupe ne gardait la ville qui était ensevelie dans la plus profonde sécurité. Habillés comme des voyageurs ordinaires, les *raiders* n'avaient éveillé aucun soupçon, de sorte qu'ils trouvèrent les banques absolument sans défense et n'ayant pour veiller à la garde des trésors que trois à quatre employés. Menaçant les caissiers de leurs revolvers, ils s'emparèrent de tout ce qu'ils purent découvrir d'argent et de billets de banque.

Après ce hardi coup de main, il se saisissent des chevaux de quelques écuries voisines et se hâtent de prendre la fuite vers la frontière canadienne, emportant avec eux, paraît-il, une somme de deux cent mille piastres.

Une pareille attaque, faite en plein jour, quoiqu'à l'improviste, ne pouvait guère être accomplie sans quelque résistance. En opérant leur retraite, les *raiders* furent obligés de se frayer un passage à travers la foule qui s'était attroupée pour s'emparer d'eux et pour échanger quelques coups de pistolet dont l'un fut fatal à un citoyen de St-Alban, nommé Morrison. Comme il y avait bien peu d'armes dans l'endroit, ce ne fut qu'une demi-heure après le coup de mains que l'on put réunir une douzaine de fusils et se mettre à la poursuite des fuyards.

Arrivés sur le territoire étranger, ceux-ci, comptant sur une neutralité complète de la part des Canadiens, se crurent en parfaite sécurité ; mais ils furent cruellement déçus dans leurs espérances, car les autorités canadiennes ne tardèrent pas à sévir contre eux. Le président d'une des banques pillées se hâta d'aller à Montréal et de s'appuyer de l'autorité du consul américain pour porter plainte devant le juge Coursol. Celui-ci se vit forcé de faire taire ses sympathies sudistes, pour accomplir ses devoirs officiels, et il donna l'ordre au chef de police, M. Guillaume Lamothe, de se mettre à la recherche des *raiders* et de les arrêter.

En même temps, lord Monck, gouverneur-général du Canada à cette époque, ordonna au général Williams de mettre à la disposition du gouvernement les troupes nécessaires pour aider à l'arrestation des fugitifs. C'était assurément un déploiement de zèle plus grand qu'on n'était en droit de s'y attendre, et il eut été bien étonnant si les jeunes Américains avaient pu échapper à tant de poursuites.

Entourés comme dans un réseau, ils ne tardèrent pas, pour la plupart, à être saisis.

Le 22 du même mois, quatorze des *raiders* étaient incarcérés dans la prison de Saint-Jean. C'étaient Bennett Young, Samuel Eugène Lakey, Squire Turner Teavis, Alamando Pope Bruce, Charles Moore Swager, George Scott, Caleb McDowall Wallace, James Alexander Doty, Joseph McGroty, Thomas Bronsdon Collins, Marcus Spun, William H. Hutchinson, Samuel Simpson Cregg et Dudley Moore. On trouva sur eux la somme de quatre-vingt-dix mille piastres.

Ce fut un événement pour la petite ville de Saint-Jean. Un grand nombre de citoyens s'empressèrent d'aller rendre visite aux prisonniers et de s'informer de leur histoire respective et des secrets de leur expédition. Ils ne furent pas médiocrement étonnés de rencontrer, non pas des meurtriers et des voleurs vulgaires, mais des jeunes gens vraiment remarquables par la distinction de leur langage et de leurs manières.

Tous appartenaient aux meilleures familles du Kentucky ; jeunes, ayant plutôt l'air de collégiens que de maraudeurs, ils ne ressemblaient à rien moins qu'à des bandits. Dans tous les cas, ces *raiders* étaient d'aimables bandits. Il suffisait de les voir pour être pré-

jugés en leur faveur. Aussi, dès le premier jour, leur cause fut-elle gagnée dans l'esprit de tous les citoyens de la ville de Saint-Jean, dont l'impression fut bien vite répandue dans toute la province ; et, s'il eut suffi de la sympathie du public pour ouvrir les portes de la prison, les captifs eussent été mis en liberté sur-le-champ.

Mais cette affaire était loin d'être une question de sympathie. Il s'agissait de droits internationaux. La cause était grave : peut-être les *raiders* avaient-ils violé la neutralité du Canada en organisant leur expédition sur notre territoire ; peut-être devait-on leur appliquer la loi d'extradition. Toutes ces questions, pleines d'obscurité, demandaient de longs examens et il était bien évident que ce ne serait qu'après un sérieux procès que pourrait luire, pour les jeunes Américains, le jour de la délivrance.

Bennett Young était leur chef et il paraissait exercer sur eux une autorité absolue et respectée.

VIII

Né au Kentucky, il avait inauguré sa carrière par de brillantes études, et, au moment où la guerre éclata, il se préparait à la prédication évangélique ; il terminait son cours de théologie.

Fiancé à une jeune fille d'une admirable beauté et douée des plus heureuses qualités de l'esprit et du cœur, il fut l'un des premiers à éprouver les fureurs de la guerre. Car un jour, les Yankees s'emparèrent de la maison où demeurait celle qu'il aimait et ne se retirèrent qu'après y avoir laissé des traces et des souvenirs ineffaçables de leur barbarie.

Enervée par cette scène de pillage qu'elle voyait pour la première fois, ayant été témoin des mauvais traitements infligés à ses fidèles serviteurs par ces hordes indisciplinées, la pauvre enfant ne put résister à de pareilles émotions. On la vit dépérir, minée par une maladie de langueur, et bientôt elle mourut disant adieu à un fiancé inconsolable, mais laissant aussi un vengeur.

Le cœur navré de douleur et ne respirant que la vengeance, Young courut de suite se ranger sous les drapeaux des confédérés, se distingua sur plusieurs champs de bataille, fit partie de plusieurs expéditions aventureuses, particulièrement de celle commandée par le général Morgan, immolant partout sans merci ceux qu'il regardait à la fois comme ses ennemis personnels et ceux de son pays.

A la suite d'une des batailles les plus sanglantes auxquelles il eut assisté et où les confédérés furent battus, il tomba entre les mains des vainqueurs qui ne lui épargnèrent ni les outrages, ni les mauvais traitements.

Après une assez courte captivité, il réussit à s'échapper et à rejoindre les régiments du Kentucky. Ce fut alors qu'avec quelques autres officiers, il conçut le projet de la téméraire incursion de Saint-Alban, qu'il organisa avec autant de secret que d'habileté.

Son but était de jeter l'effroi parmi les populations yankees et de diminuer leurs ressources en enlevant tout l'or et toutes les valeurs dont il pourrait s'emparer. La panique qu'il espérait pouvoir créer aurait pu, en effet, forcer les fédéraux de retirer des troupes considérables des champs de bataille pour les occuper, sur divers points qu'on aurait pu croire menacés, comme Saint-Alban.

Caractère ardent et aigri par les malheurs et les désastres de sa patrie, Young, en mûrissant son projet, savourait d'avance les joies de la vengeance. Il s'imaginait entendre l'immense cri de rage qui allait s'échapper de toutes les poitrines yankees, à la nouvelle des terribles représailles qu'il rêvait.

Il savait aussi qu'en leur infligeant des pertes pécuniaires, il touchait la corde la plus sensible de ces adulateurs du dollar.

Il prévoyait juste, car, en apprenant le hardi coup de main des *raiders*, tous les journaux des Etats du Nord poussèrent une clameur d'indignation et de colère. L'émoi fut universel parmi les fédéraux.

On songea à se prémunir contre de pareilles représailles et le général Dix ne parla rien moins que d'envoyer des soldats sur le territoire canadien. S'il ne vint pas de troupes, les espions yankees ne manqueraient pas. La petite ville de Saint-Jean vit bientôt affluer une foule d'étrangers, les uns venant des Etats du Nord, pour hâter le procès et l'extradition des prisonniers, les autres arrivant de Montréal, pour offrir à ceux-ci leurs sympathies et des moyens de défense. On parlait de faire l'enquête à Saint-Jean même, mais bientôt il ne put en être question, car toutes sortes de rumeurs peu rassurantes circulaient dans la ville. On entendait dire que les soldats yankees allaient faire une démonstration armée pour enlever les prisonniers, ce qui aurait singulièrement abrégé les procédures.

Le sentiment public s'émut à ces menaces et on parla même de s'armer pour s'opposer à une pareille violation du territoire. Tout dévoués maintenant aux jeunes confédérés, les habitants de Saint-Jean juraient de les défendre et de faire la lutte au besoin contre leurs ennemis.

Ces rumeurs engagèrent le gouvernement canadien à faire transporter les captifs à Montréal, ce qui eut lieu le 17 du même mois d'octobre. Ils furent incarcérés

dans la prison de la ville où, comme à Saint-Jean, ils devinrent l'objet d'une espèce d'ovation. Un grand nombre de citoyens s'empressèrent d'aller leur rendre visite et de leur donner les plus vifs témoignages de considération.

Les *raiders*, de leur côté, par leurs manières distinguées et l'élévation de leurs sentiments, surent conquérir de nouvelles sympathies. Du reste, ils paraissaient assez confiants dans la justice de leur cause et passaient agréablement leur temps, jouant aux échecs et aux cartes ou causant sur les événements de la guerre.

Des amis confédérés, qui se trouvaient à Montréal, avaient mis cinq mille piastres à leur disposition pour leurs menus plaisirs, et une dame du Sud avait même offert du champagne à Young pour qu'il traitât ses compagnons d'infortune.

(A suivre)

SCIENCES

On discute l'opportunité d'avoir, l'an prochain, une exposition spéciale de tout ce qui peut concerner l'hygiène publique.

—o—

La ville de Sydney, en Australie, va posséder une lumière électrique d'une puissance de douze millions de bougies.

—o—

On a trouvé le moyen, en Géorgie, de faire d'excellent sirop avec des melons d'eau. Dans certaines contrées, cette trouvaille sera du plus grand service.

—o—

Il est question d'employer l'électricité pour la traction des trains au tunnel du Mont St-Gothard. Ce système obvierrait aux inconvénients qui résultent de la fumée de la locomotive.

—o—

Il y a quelques semaines, un ministre presbytérien, de la Nouvelle-Ecosse, est mort d'hydrophobie six ans après avoir été mordu par un chien enragé. C'est un des faits les plus étranges que la science ait encore enregistrés.

—o—

Pendant plusieurs années, on ne croyait pas charger les chars de fret de plus de dix tonnes ; maintenant, on a des voitures à huit roues qui peuvent prendre jusqu'à vingt tonnes ; on se propose maintenant d'atteindre, au moins comme essai, le chiffre de vingt-cinq tonnes.

—o—

Dernièrement, Herr Arno Behr a trouvé le moyen de cristalliser la glucose. Il suffit d'y ajouter 15 ou 20 pour cent d'eau et de la soumettre à une haute température, puis de soumettre la masse au procédé centrifuge employé pour la canne à sucre.

—o—

On a annoncé la mort, à Paris, de Joseph Liouville, à l'âge de 77 ans. C'était un mathématicien de premier ordre et, pour la publication de ses travaux, il avait fondé le *Journal des Mathématiques Pures*. Depuis 1862, il était membre du Bureau des Longitudes. Voilà un grand homme qui n'a pas dû mener une existence bruyante.

—o—

Un correspondant d'un journal de New-York assure que le thé, pris très fort, est un préservatif certain contre la fièvre jaune, et il indique des contrées entières qui sont restées par ce seul moyen à l'abri du terrible fléau. C'est peut-être parce que le remède est trop simple qu'on ne prendra pas la peine de l'appliquer.

—o—

Il paraît que la soie tirée des cocons américains ne peut être filée ; tous les industriels et naturalistes sont à l'œuvre pour tâcher d'obtenir la soie directement du ver. S'ils réussissent, ce sera un grand succès, mais à moins que le ver lui-même ne soit associé dans les profits, il est peu probable qu'il consente à changer ainsi ses habitudes séculaires.

—o—

On a trouvé que si la chaux, dont on retrouve les traces dans les anciens édifices romains, et en général dans les bâtiments qui datent de quelques siècles, c'est qu'on gardait la chaux pendant une couple d'années dans des puits remplis d'eau, tandis qu'aujourd'hui, la chaux est fleurie et employée la même journée. On se servait aussi d'un calcaire plus dur que celui généralement utilisé maintenant comme pierre à chaux.

—o—

A la dernière assemblée de la Société Homéopathique, à Indianapolis, un rapport a démontré qu'il n'y avait pas moins de 7,000 médecins et 278 collèges professant les nouvelles doctrines dans les Etats-Unis seulement. Il y a 23 hôpitaux contenant 1,268 lits, et dont 15 ont reçu, en une année, 6,675 patients ; 12 collèges sont fréquentés par 1,267. Les doctrines de Hahnemann ont trouvé aux Etats-Unis un champ plus fertile que partout ailleurs.